

# Développement des crises de transit et espaces de formation

*Pour situer le texte: De 1983 à 1987 se déroula sous le nom de "DEFA 300" une opération nationale de formation aux métiers de l'animation de jeunes dits "issus de milieux défavorisés". L'ARIESE (Association de recherche et d'intervention ethnologiques et sociologiques, étroitement liée à l'équipe des sociologues et anthropologues de l'université Lyon 2) pilotait l'un des 16 centres de formation qui l'ont mise en œuvre, et A.N. HENRI y a collaboré au titre de la "psychopédagogie". C'est à ce titre qu'il intervint aux journées d'étude organisées à Lyon les 3 et 4 février 1986, sous l'impulsion de l'ARIESE, par trois des structures universitaires impliquées dans cette action, dont les actes furent édités sous le titre: L'opération DEFA 300, ses problématiques et ses enjeux" – un bel exemple parmi d'autres de théorisation collective d'une pratique. Le texte reproduit l'enregistrement brut de cette intervention, corrigé a minima, avec son style oral, ses approximations, ses digressions. Il esquisse l'articulation entre une certaine conception de la formation d'adulte et l'élaboration des crises, notamment de milieu de vie, en lien avec des histoires de vie marquées par un transit social.*

**Mots-clés: formation, DEFA, transit social, travail social, identité, identification, réélaboration des identités, crise, crise de milieu de vie, qualifications fétichisées, formation comme rituel initiatique,**

N.B. : Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur

Jacques ION, alors professeur de sociologie à l'université de St Etienne, était intervenu juste avant sur le thème *Le métier d'animateur et ses redéfinitions* et avait insisté sur le flou et la diversité des repères de ce métier.

Ce que j'ai à dire se rattache en particulier à ce qu'a dit Jacques Ion. Je voudrais dire d'abord que je suis encore de la génération qui ne peut pas causer sans répondre à la question : "d'où tu causes ?", bien que, paraît-il, ce soit passé de mode. Je cause essentiellement depuis une place de formateur qui a entraîné dans pas mal de types de formations. Je traîne un peu aussi dans le DEFA 300 et j'ai entraîné ailleurs : ce que je vais essayer de dire là, ce sont donc des réflexions à partir d'une pratique de formation.

Téléchargé sur le site <http://henri.textes.free.fr/anh/>.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce texte à des tiers.

J'ignore tout des politiques sociales, ce que j'en apprendis me rentre par une oreille et me sort par l'autre, peut-être parce que je suis d'un scepticisme croissant par rapport aux illusions volontaristes des techno-structures. En revanche, les processus sociaux effectifs, la lisibilité des processus sociaux effectifs, m'intéressent, que ce soient des processus macro-sociaux ou des processus micro-sociaux, par exemple des processus de formation. De la même façon, je suis étanche à l'idée de projets pédagogiques ou à l'idée de projets de formation parce que je n'ai jamais vu un projet fonctionner autrement que comme une retranscription idéologique : en revanche, les processus de formation sont des processus sociaux réels, tout à fait passionnants à lire.

Deuxième point : le travail social, ce qu'il est convenu d'appeler le travail social, s'inscrit dans un type de pratiques qu'on retrouve dans toutes les cultures, dans toutes les sociétés, c'est-à-dire des pratiques de régulation sociale. Cette espèce de mosaïque hétéroclite qui se rassemble sous le nom de travail social, concentre, à l'échelle de quelques décennies, de nouvelles pratiques de régulation sociale, correspondant à une mutation historique qui s'analyse comme le passage de sociétés proto-industrielles à des sociétés néo-industrielles. Le travail social ne m'intéresse pas ici en tant que ce qu'il paraît être, ou prétend être, ou des objets qu'il se donne, ou des objets qu'on lui donne, mais en tant qu'indicateur de ces mutations, de cette mutation.

Troisième point : il me semble que, grosso-modo, l'objet du travail social, c'est tout ce qui se rattache à ce que j'appellerais le transit social. Transit social dont les migrations, les migrations inter-ethniques, internationales, représentent en quelque sorte la vitrine, c'est-à-dire le noyau le plus visible, le plus lisible aussi, le plus spectaculaire. Du coup, donc, on ne sait si c'est "en-soi" la situation de transit social, ou si c'en est la métaphore privilégiée. Personnellement, je me décentrerais de la question des migrations et j'élargirais à la question beaucoup plus globale du travail social, sachant que, ici, ma culture psychanalytique (alors, j'ai honte, car on a toujours l'impression de dire des cochonneries quand on introduit une culture psychanalytique dans un public sociologique, ou technocratique, ou les deux), me fait trouver un intérêt tout particulier à la question du rapport entre identité et identification. En gros, je dis qu'il y a travail social lorsque les identités culturelles se développent sur une ruine ou sur une remise en cause, sur une attaque des processus d'identification et donc du terrain de la filiation. Malheureusement, par rapport à cet objet-là, nous avons peu de modèles. La modélisation de Gérard Mendel a bloqué, pendant très longtemps, les chances théoriques d'un travail sur ce type de question, avec des espèces de modèles à l'emporte-pièce : la révolte contre le père, des conneries comme ça, alors qu'il y a là en effet, un terrain tout à fait fondamental d'analyse. Il situe très précisément la question autour des identités, à l'articulation entre les processus inconscients que l'on appelle en psychanalyse l'identification, et les constitutions d'identités culturelles dans un rapport dialectique et dynamique avec les conditions concrètes d'existence.

Quatrième point : le travail social lui aussi s'inscrit très largement dans des processus de transit social. Les travailleurs sociaux, comme profession récente, comme modalité d'existence sociale récente, se recrutent dans des processus de transit social. Quatre vingt quinze pour cent des travailleurs sociaux sont des migrants à l'échelle d'une ou deux générations, et quatre vingt dix pour

Il s'agit bien entendu d'une figure de style et non d'une statistique objective,

cent des travailleurs sociaux sont pris dans ces questions – qui sont aussi les questions de leurs objets, – de la réélaboration des identités.

Il y a un rapport entre cette réélaboration des identités et le travail social, et ce pour une raison très simple : les identités d'origine, les identifications produisent une police, une régulation sociale spontanée et les agents sociaux s'autorégulent par le jeu de leurs identifications aussi longtemps que les identités culturelles sont en prise avec les modalités concrètes de la vie. C'est bien dans la fissure produite par les ruptures d'identité que l'on voit se multiplier de nombreuses façons les prétextes à interventions externes, et donc les prétextes à interventions sociales.

Mais c'est aussi par rapport aux questions inconscientes produites par ces fissures, que l'on se dirige vers les métiers du travail social : de ce point de vue, il y a donc bien réponse, positionnement en miroir des multiples travailleurs sociaux et des multiples objets du travail social. Sauf que les choses se compliquent parce qu'il y a de multiples façons très contradictoires, voire très antagonistes, de gérer cette réélaboration des identités. Par exemple, la question de Hacène était intéressante, finalement comme une question presque légendaire. Pourquoi pas le Sud-Est asiatique ? Et bien, parce qu'en effet, les migrants du Sud-Est asiatique, jusqu'à nouvel avis, réussissent d'une façon tout à fait stupéfiante, à organiser des adaptations à des conditions concrètes d'existence, à une autre culture, tout en conservant de façon quasi intégrale leurs identifications primitives. Comment font-ils, je n'en sais rien, je n'y suis jamais allé voir de près, je vois ça de dehors et, en effet, il n'y a pas de besoin de travailleurs sociaux et à la limite, les communautés se débrouillent pour foutre dehors très efficacement les travailleurs sociaux. Il n'y a pas de brèche, jusqu'à nouvel avis. Ça peut changer.

Encore un autre point pour franchir un cran. En ce qui concerne les réélaborations d'identité, nous avons un modèle, ou une question modèle, – mais c'est plus qu'une question modèle, – une articulation à une autre question, qui est la celle de l'adolescence. On peut dire que la question des réélaborations d'identités liées au passage de la place d'enfant à la place d'adultes, se retrouve, – sauf erreur de ma part, je ne suis pas ethnologue, – dans la quasi totalité des cultures. Il nous est indiqué dans la comparaison entre ce que nous pouvons tirer de l'anthropologie et ce que nous pouvons tirer de la réalité concrète, historique, historiquement datable de l'adolescence, que ce passage-là et cette réélaboration des identités peut s'opérer sur le mode des rituels d'initiation dans le contexte d'une culture qui maîtrise le passage, c'est-à-dire qui maîtrise le transit, qui intègre des modèles culturels de transit ; ou sur le mode de la crise dans des cultures qui ne sont pas parvenues, ou qui s'offrent à nous comme n'ayant pas maîtrisé, par des modèles culturels, la position de transit.

Ca nous amène à une pensée qui est en fait une pensée de la crise, qui s'éclaire en partie des travaux de René Kaes, du côté de la psychanalyse, et de multiples travaux dans la sphère sociologique. Je ne parle pas là, naturellement, des effets de la crise économique de ces dix dernières années, encore que, naturellement, cette crise économique ne soit pas sans rapport avec les mutations structurelles de l'appareil de production et que par un détour, on retrouve bien notre question. Mais on la retrouve

Téléchargé sur le site <http://henri.textes.free.fr/anh/>.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce texte à des tiers.

Entendre: il n'y a pas besoin d'intervention sociale organisée lorsque le jeu des identités sociales, des processus individuels d'identification, et des conditions objectives d'existence constitue un système en équilibre.

Référence à une question posée précédemment par l'un des stagiaires de l'opération, membre du groupe à la formation duquel je contribuais alors.

Et ça a en effet un peu changé, mais dans une mesure encore très limitée.

René KAES et al., *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod, 1970

Dans l'après-coup, cette notion de "crise économique" doit être précisée. Plusieurs "crises", au sens des économistes, se sont succédées depuis le premier choc pétrolier, en 1973. Mais c'est quasiment sans interruption depuis cette date (au moins en France) que perdure un sentiment de crise, subjectif mais producteur d'effets sociaux parfaitement objectifs. Ce sentiment traduit la perte de la sécurité acquise durant les "trente glorieuses" et mise à mal par la fin des politiques keynésiennes, (notamment en matière de services publics), la mondialisation, la pérennisation d'un chômage de masse, la diminution continue de la part de la plus-value affectée au travail au profit de celle affectée au capital. Il est ressenti avec une particulière violence dans la sphère des pratiques sociales, à la fois parce qu'ils sont particulièrement sensibles aux effets de cette mutation sur leurs objets de pratique, et... parce qu'ils sont historiquement de purs produits des politiques keynésiennes et que cette mutation les attaque dans leur existence même.

extraordinairement compliquée ; c'est pour ça que je préfère me placer, pour la clarté de l'exposé, comme si on n'était pas dans la crise économique.

Evidemment, par rapport au terrain, c'est un peu violent comme position, d'autant que l'impact direct de la crise économique complique les questions : toute crise économique produit des effets de raccrochage à des modèles culturels d'avant-hier, la recherche des ancêtres n'en étant qu'un des exemples, et du coup, on a une position très paradoxale, dans laquelle le recours à des modèles qu'il y a dix ans on aurait jugés ringards, ponctue et accompagne des mutations culturelles qui ne sont pas du tout de même nature, qui n'ont pas du tout comme sens un retour au XIX<sup>e</sup> siècle. On a parlé des nouveaux pauvres, par exemple, ou des trucs comme ça, des tas de concepts ringards qui reviennent, mais naturellement, pour dire ou pour désigner autre chose ; ou bien on a un retour en force des modèles hiérarchiques, ou des choses comme ça, qui ne me paraissent avoir de sens que par rapport à la situation de crise économique; et qui en fait balisent ou signalent des processus tout à fait nouveaux. Donc, il me semble que la crise économique brouille les choses.

J'ai entendu parler de la question des crises d'identités professionnelles ou des absences d'identités professionnelles, et j'ai réagi un peu vivement tout à l'heure en disant : "Quelle est la plus mauvaise place dans la fratrie ? C'est la mienne. Quelle est la profession la plus malheureuse ? C'est la mienne". Parce que, en effet, l'un des concomitants à peu près inéluctables de la crise d'identité, c'est la plainte. Il est tout à fait fondamental pour les professions du travail social d'avoir leurs zones de plaintes ... et leurs pleureurs. Il est évident que, ça, c'est à prendre au premier degré et que la question : "quelle est la plus belle plainte, ou quel est mon plus beau motif de plainte ? C'est le mien, non c'est le mien, non c'est le tien, non c'est le tien ", ça occupe la scène.

Mais c'est à partir de là qu'il faut aller chercher les choses sérieuses et retrouver la véritable crise, derrière l'étalement de la plainte. Or, il me semble que les crises d'identité professionnelle ou les difficultés d'identité professionnelle sont des métaphores d'une position sociale qui est une position de gestion de crise : de gestion de crise dans un sens beaucoup plus large, non pas la crise de l'éducateur, de l'animateur, de l'assistante sociale, du machin ou du truc, mais tout simplement le fait que le travail social est placé là où il est question de gérer un état de crise. On peut dire donc, vous avez compris, un état de réélaboration des identités. Bon, réélaboration des identités, dont il faut bien dire que ça a à voir, en termes psychanalytiques, avec le travail œdipien. Sauf que le travail œdipien, c'est un peu plus compliqué que papa aime et maman et bébé aime ... etc. Vous connaissez le refrain.

Il n'est pas simple d'être placé dans la position de crise. Il se joue des choses d'une extrême violence, il y a du meurtre là-dedans, il y a que le transit social est une aventure redoutable et que toutes les tentatives pour le programmer, d'une façon technocratique, se heurtent à la résistance liée à l'extrême importance des enjeux et au fait, que tout psychanalyste connaît bien, que je ne peux élaborer une crise que si j'ai symboliquement des portes de sortie. Tout système, qui pousse, vers une sortie donnée, quiconque est en train d'élaborer une crise, bloque la crise, bloque le travail de crise. Ce qui est une chose bien connue pour quiconque a été éducateur avec adolescents aussi : tout système

Entendre ici "porte de sortie", non comme issue préalablement représentée de la crise, ce qui serait contradictoire avec le reste du paragraphe, mais au contraire comme représentation d'une possibilité d'échappatoire.

qui interdit à un adolescent de régresser lui interdit de grandir, lui interdit de devenir adulte. C'est une combinaison un peu simpliste et rapide, mais enfin, je crois que ça touche des choses tout à fait essentielles.

Il me semble donc que le terrain de la formation soit justement à penser essentiellement en termes de terrain de développement des crises de transit, quelle que soit la limite de la formation, en tout cas pour les formations dans lesquelles les savoirs sont à très faible plus value technique. Il est certain par exemple que d'apprendre à faire du ski à quelqu'un lui permet de faire du ski aux petits enfants, mais je dis que c'est une question parfaitement périphérique, et que ce bénéfice là est en général, donnée par surcroît. Il ne reste dès lors que deux réponses à la question de la plus-value liée à la formation : celle qui a été évoquée tout à l'heure, c'est à dire la plus-value fétichiste, la formation en tant que donnant des qualifications fétichisées, par exemple des diplômes. Ces formations deviennent fétichistes à partir du moment où elles échouent à fonctionner comme rituel d'initiation. Autrement dit, les formations peuvent être ou bien effectivement de bons rituels d'initiation, on appelle ça une qualification, ou bien être vidées de leur pouvoir de réélaboration lié au rituel d'identification, mais donner le signe fétichisé, par exemple le diplôme. Alors c'est là que le bac + 5, ça vaut plus que le bac + 4 ou bac + 4 ça vaut plus que bac + 2, et ça se réinscrit en terme de convention collective. Ce n'est pas du tout dérisoire cette question-là, et il y a des enjeux considérables autour de cette plus-value fétichiste liée à la qualification reconnue au diplôme.

La formation opère donc comme espace de crise, parce que la "qualification" y apparaît essentiellement comme une certaine syntaxe culturelle, une organisation d'un certain système de signes, qui peut être à forme scientifique, pour la bonne raison que les sociétés industrielles ne peuvent penser leur langue sacrée que par référence à la scientificité. Ce n'est pas parce que la forme syntaxique de la scientificité a été conférée à un langage, qu'il opère avec la valeur technique du langage scientifique, comme ça se passe dans la mesure où on produit la science, conçue sur le modèle de la science de la nature. Dans l'espace des dites sciences sociales et humaines, on produit peut-être de la théorie, ce n'est pas rien, mais c'est tout à fait autre chose que le processus de production de discours scientifique dans les sciences dites de la nature ou exactes.

Le champ de la question, c'est de savoir si l'espace de formation peut ou ne peut pas fonctionner comme terrain d'élaboration de la crise. Et il y a des contextes où il peut fonctionner. J'ai plusieurs exemples.

D'abord celui de la formation d'éducateurs en cours d'emploi, où la nature même du diplôme d'éducateur spécialisé nous a permis de dégager une espèce de terrain vide, de terrain neutre, dans lequel diplôme a le double mérite à la fois de foutre la paix, c'est à dire de ne pas envahir le terrain de la formation pendant la formation, et qu'on puisse le retrouver à la fin, au moment de ce passage essentiel de la crise qu'est la sortie de la crise, l'épreuve de la réalité, l'épreuve de la réalité générée par d'autres, donc coupante et tout à fait essentielle.

Téléchargé sur le site <http://henri.textes.free.fr/anh/>.  
texte à des tiers.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce

Ce membre de phrase incompréhensible même pour moi, – scorie d'une communication orale dont seul le canevas était écrit, ou erreur de transcription de la bandeson? – doit sans doute s'entendre: "(la valeur technique du langage scientifique), telle qu'elle est généralement attestée dans les applications techniques des sciences dites de la nature, ou exactes."

C'était vrai de ce merveilleux outil qu'était le Diplôme d'Etat d'Educateur Spécialisé dans sa version 1970, qui reposait presque exclusivement sur un mémoire et un dossier de travaux personnels. Malheureusement deux réformes successives l'ont depuis fait rentrer dans le rang, en le ramenant au modèle dominant de l'examen comme vérification de conformité dus postulant à des modèles préétablis.

A l'Université, je me suis demandé pendant dix ans comment faire pour essayer de trouver, puis j'ai fini par réussir, et par un coup de bol, à dégager, avec la Formation à Partir de la Pratique en psychologie, un espace qui est du même ordre. Ce n'est pas le cas dans le DEFA 300, où j'ai eu l'impression d'être baisé tout le temps, et depuis le début, par cette présence de rondelles de saucisson, et cette fétichisation des savoirs techniques. Je crois que là, on a bien travaillé en terme de tentative d'élaboration de la crise, mais on a été en permanence gênés par le cadre du diplôme. Et de ce point de vue là, le cadre du diplôme est tout à fait essentiel pour faire du travail, dont je ne sais plus si c'est de la pédagogie : il s'agit là d'élaborer la crise avec des gens, et c'est faire le travail de crise pour son propre compte en même temps, on ne sait pas où on va, on sait seulement qu'on y va. Et ce n'est plus de la pédagogie.

Allusion au système d'unités de valeur du DEFA, qu'il partage et partageait déjà avec toutes les formations d'adulte réputées modernes, et qui rend très difficile la conduite d'un processus de formation qui se conçoit comme un processus global.

Encore un point : il y a quand même une question essentielle qui se traduit ensuite par des questions de choix stratégiques en termes de modèles de formation et qui concerne l'articulation de cette crise liée au transit social et de la crise d'entrée dans l'âge adulte. Il y a des modèles qui tentent d'élaborer à la suite les deux crises, l'une enchaînant l'autre, et je dirais, ce sont les modèles de formation en cours d'emploi de publics jeunes. Et puis il y a les modèles – comme les modèles en cours d'emploi dont je suis parti et auxquels, finalement, tout compte fait, je reviens, parce qu'en termes de travail et de contrat de formation, je trouve que c'est vraiment plus facile et plus opérant – qui laissent la crise d'entrée dans l'âge adulte finir de travailler, ce qui implique des paliers intermédiaires, qui sont des paliers d'inscription sociale spontanée, et qui utilisent cette autre crise qui est en train d'apparaître, aussi importante que la crise d'adolescence dans l'histoire des études occidentales: la crise du milieu de vie. Je pense que, c'est bien la récupération de la crise du milieu de vie, donc à 30-35 ans, qui donne les modèles les plus pertinents d'accompagnement d'une réélaboration du transit social. ]

Au moment de cette intervention, Danielle BARIN-SENEBIER achevait une thèse sur *La Formation continue comme réponse symbolique à la crise de milieu de vie*. Je n'en avais rien lu, mais comme nous travaillions assez souvent ensemble en formation, sans doute y eut-il une certaine osmose...

J'en ai des exemples tout à fait patents à l'Université où l'on a un public de gens originaires de milieux extrêmement défavorisés, je pense en particulier à la deuxième génération des Italiens, des gens dont les parents ont connu l'immigration italienne de l'avant-guerre ou de l'immédiate après-guerre, qui ont très sagement franchi toutes les étapes de l'intronisation universitaire, avec des maîtrises de langue, des maîtrises de français, et qui nous reviennent à 35 ans faire des études de psychologie dont le sens n'est autre que de réélaborer *ex-post* ce qui a finalement été laissé comme une espèce de noyau inélaboré dans ce transit apparemment très réussi. Je donne ça comme un simple exemple, tout simplement, pour dire que je souhaiterais que les stratégies de formation utilisent la crise de milieu de vie, donc la formation d'adultes, pour la reproduction du travail social, à cause de cette question centrale de la réélaboration des identités dans un travail de crise.